

nourrir les vaches uniquement avec le liquide : une certaine quantité de nourriture solide, ne fût-ce que de la paille, est d'absolue nécessité. Je crois que l'on peut admettre que les aliments solides doivent faire le tiers de la ration, c'est-à-dire qu'une vache qui consomme par jour 15 lbs. d'aliments en recevra 10 lbs. délayés et 5 en foin ou regain."

"Les racines, comme betteraves, pommes de terre, carottes, navets, dit Mathieu de Dombasle, doivent faire une bonne partie de la nourriture des vaches à lait ; sans cela, on ne pourra les entretenir qu'avec une très grande quantité de foin, régime qui ne maintient jamais les animaux en bon état que lorsqu'ils reçoivent une portion de nourriture fraîche. Une ration journalière d'une livre ou deux de fèves concassées et humectées vingt-quatre heures à l'avance, ou de deux ou trois livres de tourteaux de lin, augmente considérablement aussi la production du lait."

Il faut éviter avec soin de donner aux vaches, ni à aucun animal domestique, les racines entières ou en morceaux trop gros. On risquerait de les voir étouffer.

"Une vache dit un proverbe, est comme une armoire, on peut en tirer que ce qu'on y a mis." C'est là une vérité qui semblera bonne au premier abord, pourtant elle est loin d'être admise absolument dans la pratique de chaque jour. Entre le conseil et l'action il y a souvent un abîme. Je citerai, à ce sujet une série d'axiomes posés par un savant agriculteur allemand, et qui contiennent autant de vérités utiles que de mots.

10. La même quantité de fourrage consommée par 10 vaches produit plus de lait que si elle était consommée par 15 et même par 20 vaches.

20. Ces 10 vaches exigent un moindre capital : par conséquent, leur compte a moins d'intérêt à servir, et le produit en est beaucoup plus considérable.

30. Avec moins de bêtes on a moins de risques.

40. On a aussi moins de travail pour les soins à leur donner, par conséquent économie de soin de main-d'œuvre.

50. Une bête grasse à reformer pour une cause quelconque a une bien plus grande valeur qu'une bête maigre. Si un accident survient à une bête maigre, elle est presque totalement perdue.

60. Si la paille que mangeraient 20 vaches sert à faire à 10 une litière abondante, les 10 vaches produisent plus de fumier, et, parce qu'elles sont bien nourries, ce fumier est de meilleure qualité.

70. S'il survient une année de disette, on peut encore, en réduisant la nourriture, conserver toutes les bêtes et ne pas être forcé de vendre, ce qui, dans de telles circonstances, n'a jamais lieu qu'avec grande perte.

80. Les bêtes toujours bien nourries mangent régulièrement et ne sont pas exposées aux accidents qui arrivent si souvent aux bêtes affamées.

Il n'est pas inutile de donner, en terminant, quelques lignes fort intéressantes de M. Villeroy, relatives à l'influence exercée par les aliments sur la quantité et aussi la qualité du lait.

"On reconnaît au goût, dit le savant agronome, le lait de vaches nourries de navets, de choux, etc.

"Le beurre des vaches nourries avec des aliments de mauvaise qualité est blanc et maigre. En hiver, la même quantité de crème produit moins de beurre qu'en été, et le beurre est moins bon.

"Le meilleur lait, en hiver, est produit par de très bon foin ou regain, du trèfle ou du mil, avec des pommes de terre cuites, des carottes, des tourteaux de lin du grain égrugé.

"Les carottes sont nourrissantes et colorent le beurre.

"Les racines de persil donnent au beurre un goût agréable. On recommande dans le même but les plantes suivantes, séchées et réduites en poudre : thym, sauge, cumin des prés (carvi), fenouil et baies de genièvre ; on croit qu'une poignée suffit pour 5 vaches.

"On recommande les feuilles de céleri, que l'on conserve salées dans des tonneaux ou cuves, et que l'on donne aux vaches par petites portions dans leurs boissons. Elles sont un assaisonnement à leurs autres aliments et contribent à parfumer le lait."

L'avoine convient peu aux vaches laitières, qu'elle échauffe, à moins qu'elle ne soit convertie en farine et en boissons. La farine d'avoine, d'orge, de seigle, de blé et de son prises en barbotage, augmentent la quantité de lait.

Les betteraves engraisent, mais n'agissent pas sensiblement sur la lactation.

Les résidus de la laiterie, lait caillé, petit-lait, lait de beurre, conviennent très bien aux vaches laitières.

Je n'ai pas besoin de recommander le sachet de sel.

Soins à donner aux moutons en hiver.

Quelque froid qu'il fasse, on pourra toujours, sans inconvénient faire sortir les bêtes à laine pendant quelques heures de la journée, pourvu que l'air soit sec. Ce qui leur est nuisible, ce n'est pas le froid, contre lequel les garantit leur épaisse toison, c'est l'humidité du sol et de l'atmosphère. Aussi, pendant le dégel, sera-t-il prudent de les laisser à la bergerie. "Le grand hiver, disent les bergers, n'est pas l'hiver des moutons ;" en effet, pour eux, le véritable hiver, le temps de la souffrance, est le mois, où la température commence à se détendre, et où l'air se charge de vapeurs. La neige ne doit pas effrayer le berger, même s'il voit ses moutons en manger ; les expériences de Dambenton prouvent qu'elle ne leur est pas nuisible.

En hiver, plus peut-être qu'en été, il est important de laisser toujours à la disposition des montons du sel ; soit en blocs, soit dans de petits sacs de toile que l'on suspend aux extrémités du râtelier. Les moutons vont les lécher, et prennent ainsi la quantité de cette substance qui leur est nécessaire ; en outre de ces propriétés toniques, le sel a l'avantage d'exciter l'appétit et de rendre les aliments plus digestifs. Les bergers allemands ont l'habitude de l'employer en poudre ; il en répandent deux fois par semaine une certaine quantité dans les mangeoires, le soir, au moment où ils font rentrer les moutons, puis